

Cendres feuilles

Diane-Ischa Ross

Number 108, Winter 2006

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/14268ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Éditions Triptyque

ISSN

0225-1582 (print)

1920-9363 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Ross, D.-I. (2006). Cendres feuilles. *Moebius*, (108), 133–136.

DIANE-ISCHA ROSS

Cendres feuilles

On défaille de multiples façons, à des degrés divers. Il y a là autant de nuances que dans le bonheur. Est-ce, au sens courant, un affect ? Je me maintiens souvent au bord de cette chute qui peut être un envol révolu. Je défaille de joie sur la route solide, dans la voiture qui roule vers quelque ami, et je tombe dans la mémoire, hors la mémoire de l'autre, hors la mienne. On ne sait jamais quand ça sera, quand un mot va me jeter contre cette image harcelante, si le mot, par hasard, cruauté ou vertu, tombe à point, joue son rôle d'appât, de harpon et appelle l'image fantasmagorique fuyarde, l'appelle à se former et la relâche, abstraite dans l'intolérable. On dirait un ruban coincé. Je trébuche, il est rouge, je rechante la comptine : *Rouge flamme rouge pomme rouge automne rouge sang promenade arrêtée comme les pieds pris dans un ruban*. Mais entre le moment du choc et celui où j'observe que je marche encore, je me suis évanouie dans un ni blanc ni noir ni rien, engagée dans une fenêtre au mur ou sur un toi, où le souvenir, touché manqué, qui m'a happée et terrassée, n'a pas lieu. C'était juste avant que le fantôme se dénonce et s'écoule en tirant les fils de la déchirure. Juste avant. Ça ne tient pas la diégèse. C'est là qu'il faudrait un témoin intérieur qui prenne l'accident et me le raconte. Un jour je ne mendierai plus le récit dont le souvenir trébuche dans l'oubli cendres feuilles. Cette défaillance ultime. J'en parle ici.

Je n'ai rien à perdre à l'écrire, ce sera la seule mémoire que cette rencontre aura jamais. Après, pendant, dehors dans le parc... Mes cendres en transit. Des amis qui parlaient, d'autres qui refusaient, qui ne gueulaient pas, quoique ce serait chouette qu'Yves, ou Xavier, non, pas Xavier, ou Aubert, ou Marie-Lyse, tiens, ait gueulé. De

chagrin ou d'indignation. Mais nous savons tous que la mort est naturelle, enfin, nous avons tous consacré du temps à accepter ça pour que la vie ne nous casse pas à chaque perte.

C'était le parc et l'automne avancé mais clément. Il y avait des feuilles aux couleurs de chânaie, celles des érables, et un tilleul. Le mélèze du quartier était loin derrière les maisons. Ils, je pourrais aussi bien dire nous, se tenaient sur le gazon humide. Le vent tombé. Si Milou était là, elle ne se serrait pas sur le peloton ; peut-être elle avait salué ma sœur venue vers elle dans la chapelle, mal choisie, mais mieux valait ça que le bar funéraire d'un boulevard hideux. Ici, au moins, c'était notre ville, celle de quelques-uns, un quartier civilisé, cruel aux indigents, bienveillant pour les plus riches, qui l'aimaient. J'ai aimé ce quartier passionnellement, et surtout automatiquement ; j'y touchais distraitemment comme un ami touche l'ami dans son sommeil.

J'ai inventé les noms. Difficile de mieux protéger l'identité des survivants. Il faut imaginer que quelques-uns se tenaient à cinq mètres du perron d'une galerie d'art logée dans le vieux presbytère anglican. Tiens, il y avait Caroline qui entraînait Marie-Lyse ; ça veut dire qu'on était de nouveau amies. Là-bas, fuyante comme Mitsou mais sous hypnose, Léa, déjà proche de la station de taxis. Elle marchait avec le poète aux cheveux ondulés, encore sombres, sans un fil blanc.

Marie-Lyse parlait à Yves. — ? Tu t'en vas, tu ne viens pas avec nous, tu n'attends pas Cassi ? C'est pour elle que c'est le plus difficile, avec les trucs légaux, son père, ce qu'il faut liquider. Xavier et moi, on va vider l'appart avec Amélie, mais c'est sur elle que tout retombe. — T'en rajoutes, Marie-Lyse, c'est aussi dur pour nous et tu l'as dit tout à l'heure : le quartier va nous la montrer partout. — Moi, c'est la tournée des galeries que je ne ferai plus, ou *in memoriam* — Tu es là, Élisabeth ? — Oui. Excusez-moi, j'ai interrompu Yves. — Ça va. Est-ce que tu as déniché des tourterelles ? — Pas encore.

Yves avait coupé ses cheveux blancs, rasé un essai de barbe qui dépassait rarement trois jours. Il était planté comme un arbre dans ses souliers de course usés, comme il les aimait, en culotte de gym, en veste imperméable d'ouvrier. Ses yeux étaient mobiles avec un fond de regard visionnaire. Il a vu Aubert. Il est revenu sur Marie-Lyse. — Non, je vais à l'atelier. Cassi va comprendre si elle a, dans tout ce qu'elle a à faire, le temps de remarquer mon absence. Elle s'y attendait de toute façon. C'était parfait ce que tu as dit dans la salle ; ça montrait bien votre relation. Marie-Lyse, plus petite encore d'être près d'Yves, dans ses couleurs de terre, sa casaque à doublure de mouton visible sous un poncho où elle a caché ses mains. — J'ai fait la folle, l'excitée. — Ça vous ressemble, non ? Tu ne lui commentais pas les posthumes de Derrida quand vous étiez ensemble ? — Non. Elle a ri. Mais elle, oui. Ses bottines avaient des talons carrés, ses chaussettes étaient tournées en collet sur le cuir, on devinait si on baissait les yeux, et moi je les baissais toujours, ses petits pieds dans la rondeur marron plissée. Ses boucles aux oreilles luisaient dans la lumière montante d'un soleil libéré vers l'ouest...

— Je vais faire un monotype. Maly regardait ailleurs. — Diane-Ischa savait que tu te remets à l'estampe ? — Probable. Je lui ai parlé du projet quand je l'ai vue au début du mois, le jour des morts. Mais on s'est occupés du chat, il faut que je lui soigne les oreilles. — Tu parles comme elle. — Peut-être ; elle m'a appris à lui soigner les oreilles. J'ai fait du café, elle a parlé d'analyse, moi je parlais du chat, de l'hiver. — Ça lui aurait fait plaisir.

Xavier n'avait encore rien dit depuis qu'ils étaient dehors. Il songeait. Il avait eu un bon mot pour chacun une heure et quelque plus tôt. Il était beau. Sa voix s'élèverait avec l'accent des francophones d'Égypte. Il a dit : — Alors, Maly, tu maintiens ta décision d'aller au Chalutier, tu sais qui sera là ? Élisabeth, tu viens ? Mystérieusement jeune, classique et protégée de faire conforme par une beauté de cinéma d'auteur, elle voulait signifier à Yves, qui n'y tenait plus, de partir, qu'elle comprenait. Elle craignait d'être invasive. Elle a dit ne plus savoir où était

le Chalutier ; se souvenir que de ses fenêtres on voyait le parc et le vieux presbytère. Et ça a figé. Yves a dit : — Suivez-moi. On va tous par là. Aubert arrivait sur lui, Hélène tout près, ses cheveux en chignon à la Clara Schumann. Sa jupe grise et sa veste lavande mettaient le deuil convenu dans la scène. Elle a souri tristement. Aubert, qui n'avait rien entendu, a dit : — Salut. Et il restait là, butant sur Xavier, ou presque, et son chagrin lui coulait sur la figure, sur le dessin espiègle des joues, et Xavier lui a touché l'épaule. — Ma femme, Hélène. — Enchanté. Et ils allaient m'oublier, comme il se doit, dans la tiédeur du café où ma sœur est venue tard, lasse et si vibrante que la fatigue et le chagrin, le sien et celui des autres, ont dû remballer leurs crêpes. Et moi, qui suis-je désormais.